

les flèches en tenant l'arc horizontalement mais bien souvent, l'arc est trop grand et ils doivent le maintenir verticalement en l'appuyant par le bas à terre. Quelquefois, pour s'amuser, ils se mettent sur le dos, et tirent sur les oiseaux qui passent en tenant l'arc avec leurs pieds.

Ce qui rend les flèches particulièrement dangereuses, c'est que la plupart des sauvages en imbibent la pointe d'un poison qui est tantôt une matière chimique toxique, tantôt une substance putréfiée et, par conséquent, farcie de microbes dangereux qui ne demandent qu'à se développer dans la plaie.



Masque à bec de perroquet, avec fausse barbe et fausse perruque

Les Boschimans empoisonnent leurs flèches d'une manière assez curieuse.

Ils se servent des entrailles d'une chenille qu'ils appellent "n'goua"; ils les écrasent, en entourant la partie inférieure du fer de leur flèche et le font sécher au soleil. Ils ne manquent jamais, après cette opération, de se nettoyer les ongles avec le plus grand soin, car un atome de cette matière vénéneuse, en contact avec la plus légère égratignure, agit comme la substance empoisonnée des blessures si dangereuses que l'on se fait en disséquant. La douleur qu'elle produit est si vive, que le malheureux qui l'éprouve se roule et se déchire en demandant le sein de sa mère, comme s'il se croyait revenu aux jours de son enfance; ou bien, fou de rage,

il s'enfuit loin de toute résidence humaine. Le lion n'en éprouve pas des effets moins terribles: on l'entend alors rugir avec désespoir, il devient furieux et il mord les arbres et la terre avec une frénésie convulsive.

Pour combattre les effets de ce terrible poison, les Boschimans administrent la chenille elle-même, écrasée et mélangée avec de la graisse; ils en mettent un peu aussi dans la plaie. Le n'goua, disent-ils, a besoin de graisse; quand elle n'en trouve pas dans le corps de l'homme, elle le tue; si on lui donne ce qu'elle désira, elle est contente et ne fait plus de mal...

Ils se servent de ces flèches empoisonnées, non seulement contre les animaux et leurs ennemis, mais aussi contre les membres de leur propre tribu. Livingstone cite un Boschiman qui se vantait d'avoir tué ainsi cinq personnes de sa race et en parlait d'une singulière façon: "Deux étaient des "femelles", nous dit-il, en comptant sur ses doigts; la troisième était un "mâle" et les deux autres des "veaux".—Il faut, lui dis-je, que vous soyez bien endurci pour vous vanter d'avoir tué des femmes et des enfants, surtout de votre propre nation; qu'est-ce que Dieu vous dira lorsque vous paraîtrez devant lui?—Que je suis un homme adroit, répondit ce vieillard qui me parut n'avoir pas la moindre conscience, et qui, par conséquent, ne songeait point à la responsabilité de ses oeuvres."

Cette chenille empoisonnée leur rend tellement de services qu'ils l'adorent—elle ou une autre espèce! sous le nom de "n'go". Quand ils partent à la guerre, ils s'efforcent d'en trouver une et lui adressent cette prière: "Seigneur, est-ce que tu ne m'aimes point? Seigneur, amène un gnou (sorte d'antilope) mâle. J'aime ventre rassasié beaucoup; mon fils aîné, ma fille aînée, aiment ventre rassasié beaucoup; Seigneur, un gnou mâle amène sous mes traits."

Ils empoisonnent aussi leurs flèches avec des graines d'euphorbe.

Les Caraïbes empoisonnent leurs flèches avec le venin d'une grenouille, le "phillobrates bicolor".

Pour le recueillir, ils attachent l'animal